



La nièce de madame Ferrières. — Page 173, col. 1.

Comme si j'eusse craint de dissiper la douce vision, je n'osais respirer qu'à peine, et je restais immobile, attachant mes regards ravis sur cette angélique créature.

— Qui est-ce? demanda un de mes voisins.

— La nièce de madame de Ferrières, répondit un habitué de la maison. Elle sort aujourd'hui du couvent, elle va loger ici.

— Ce sera un grand parti, reprit le premier; sa tante n'a pas d'autres héritiers.

Il me faudrait écrire vingt pages pour rendre compte des sensations que me firent éprouver ces vingt mots. Toutefois, j'en ferai grâce au lecteur intelligent : on sent bien que tout venait d'être dit. Elle allait loger dans la maison! mais c'était un grand parti! et c'était la nièce de madame de Ferrières! la fille de M. de Sénac!

Tout ce qui me resta de mes premières impressions fut un sentiment de regret, de regret très-vif, que cette charmante personne appartint à la famille. Je détournai mes regards, et, comme un sot qui boude, je les fixai sur la figure enluminée d'une vieille marquise couverte de rouge et de blanc, jusqu'au moment où mademoiselle de Sénac passa devant nous pour aller se mettre à table. Elle nous salua d'un air un peu embarrassé, mais avec un sourire si doux, si naïf, que l'expression en était enchanteresse. Suis-je fou, me dis-je alors, de voir avec chagrin une jeune et jolie femme dans la maison? elle est peut-être bonne, elle est peut-être aimable; et quand elle ne serait que belle comme un ange, n'est-ce pas quelque chose que de pouvoir la regarder tous les jours? Dieu l'a mise sur terre pour le bonheur des yeux. Ce bonheur est permis à Raoul Bérard tout comme un autre. Je puis dire que je profitai largement du privilège; car, tant que dura le dîner, je ne perdais pas un seul de ses mouvements.

Ce soir-là, je ne songeai pas à quitter le salon, dès qu'on eut arrangé les parties, ainsi que je le faisais presque toujours, soit pour aller au spectacle, soit pour aller courir la ville. Je préférerais causer avec un vieux président qui m'avait pris

en gré, et dont je ne suivis pas alors la conversation fort attentivement, distrait comme je l'étais par une douce voix que j'entendais de temps en temps adresser quelques mots à madame de Ferrières, qui faisait un reversi près de moi. Je ne pus m'empêcher de tourner plus d'une fois la tête : Suivez mon raisonnement, je vous prie, disait alors le président. — Je ne perds rien, monsieur, répondais-je avec audace. Au fond, je ne mentais pas; je voyais à merveille que mademoiselle de Sénac avait sommeil et s'ennuyait prodigieusement; aussi, vers les dix heures, son père l'emmena-t-il sans bruit.

— Je viens de conduire Camille à sa chambre, me dit-il lorsqu'il rentra dans le salon. La chère enfant n'a pas l'habitude de se coucher aussi tard, tout ce monde l'étourdissait un peu d'ailleurs.

— Mademoiselle votre fille est bien belle, répondis-je aussitôt avec toute la franchise que me permettait l'innocence de ma pensée.

— Pas mal, pas mal, reprit M. de Sénac en se frottant les mains. Mais elle est surtout bonne personne, et n'a point de prétention. Sa sœur l'ayant alors appelé, je ne tardai pas à m'ennuyer moi-même dans ce cercle, et je me retirai bientôt.

Il faut croire que l'état de notre âme, en toutes circonstances comme en toutes choses, dépend entièrement du tour que prend notre imagination. Je venais de voir sourire, d'entendre parler la première femme dont la vue seule avait suffi pour me reporter à des temps de rêveries, d'amour et de transports. Ses traits n'étaient pas de ceux qu'on oublie : ce front candide, ces beaux cheveux noirs, ces yeux si doux, cette taille ravissante, je me les retraçais à volonté, comme on pourrait toujours, je suppose, se retracer la vision d'un ange. Elle était là; le même toit nous couvrait, et je n'éprouvais pas d'agitation; car il se mêlait à son sourire une foule de sentiments, tous si purs, tous si pleins de respect et de véritable tendresse pour elle, pour sa famille chérie, qu'il en résultait un effet plus doux que passionné! Moi,

qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit qui suivit ma rencontre avec madame Leblanc, je dormis, oui, je dormis d'un sommeil paisible, et je venais de voir Camille!

Je passai la matinée du lendemain à pâlir sur le roman de madame de Ferrières. Cette occupation ne m'empêcha pas de songer mille fois peut-être que l'on se mettrait à table à trois heures. Je descendis un des premiers au salon, où madame de Ferrières ne tarda pas à entrer, suivie de sa nièce et d'un ami de M. Dumesnil, qui devait dîner avec nous. — Camille, dit-elle en m'apercevant, voici notre jeune ami, monsieur Raoul Bérard, que je vous présente.

— Mon père m'a déjà parlé de monsieur comme d'une personne qu'il aime beaucoup, répondit mademoiselle de Sénac du ton le plus gracieux. J'aurais voulu me prosterner; si je ne le fis pas précisément, au moins m'inclinai-je jusqu'à terre, sans trouver à la vérité un seul mot à dire, tant cette présentation si flatteuse, si inattendue, m'avait frappé de vertige. Heureusement l'arrivée de M. de Sénac, de M. Dumesnil, me donnèrent le temps de me remettre et de renfermer l'orgueilleuse joie que m'inspiraient l'accueil et le sourire dont je venais d'être l'objet. Traité dans les premières années de ma vie avec une si grande dureté, j'étais, à l'époque dont je parle, plus sensible que personne à la moindre bienveillance qu'on me témoignait. Si tel mot de madame de Ferrières ou de son frère me touchait alors à un point que je ne saurais exprimer, qu'on juge de ce que m'avaient fait éprouver l'accent, l'air aimable, de la plus charmante créature qu'on puisse voir. A en juger par ce qui se passait en moi, mon front devait être radieux lorsque je pris ma place à table; et, comme pour faire contraste avec ce moment triomphal de ma vie, le souvenir de Paray-le-Monial étant venu me frapper tout à coup, on peut penser si je ris tout bas en songeant à mon oncle et à Marguerite.

Comme nous étions en très-petit comité, madame de Ferrières fit beaucoup de questions à sa